

LES COMPAGNONS D'ULYSSE, un roman baroque

Nicole Nivelles

« Dans la catégorie des livrets d'opérette, on peut, sans la moindre hésitation, ranger *Les Compagnons d'Ulysse* »¹. En effet, dédié à Franz Lehár, c'est une tentative explicite [...] de création d'un « roman musical »². « Ils entendent Circé chanter à belle voix »³.

Quelle forme et quel contenu pour ce livret-roman ? Diversité des jugements : « Les Compagnons d'Ulysse [...] marque[nt] un passage à vide dans la carrière de Benoit ». « Certes on ne peut parler, à propos des romans de Pierre Benoit de « roman populaire » [...] le mieux étant alors de se contenter de parler de « romans à succès » »⁴.

Est-il inclassable comme l'indiquerait la diversité des jugements sur lui ? Inclassable donc coupable par rapport aux classiques normes françaises, c'est à mon sens un roman baroque. Une fois encore Pierre Benoit est à la frontière des littératures du Sud, telle par exemple la « littérature sud-américaine baroque, proche du conte et du merveilleux »⁵, telle la littérature occitane moderne : « Il me semble de plus en plus évident [...] que le renouveau actuel des lettres d'Oc s'inscrit dans un courant de baroque »⁶.

Le baroque

Il se peut définir par « la spirale, le miroir, l'ellipse, l'anamorphose, l'usage du paradoxe et une dialectique de la surface et de la profondeur »⁷. Ou encore : « foisonnement baroque, [sa] profusion ornementale, [ses] effets de contraste, le raffinement dans le jeu des idées, la complexité de l'architecture, puisque l'intrigue est double et que plusieurs thèmes s'entrecroisent »⁸. Ou bien : « une spirale romanesque [...] la magie du cirque, de l'illusion, de la poésie, de l'humour et de la féerie »⁹.

La spirale. C'est ainsi que l'intrigue est menée. Ruiz Manrique, pris de vertige devant la beauté d'Angelica est entraîné, par le désir qu'en ont ses compagnons, du refus de cette femme à la désertion pour elle.

Le miroir et les doubles¹⁰. On a ici, comme dans *Le Prêtre Jean*, une sorte de résurrection, Rafaël Diaz, le jeune frère du jeune Ramire Diaz prenant sa place auprès d'Angelica : Sa « blonde beauté rappelait presque trait pour trait la beauté brune de don Ramire. » Et des représentations picturales qui ne sont pas nommées comme telles.

L'ellipse. Benoit est un très grand artiste, c'est-à-dire un maître de l'ellipse, du suggéré. J.-P. Török et M. Thuillière comparent ses héroïnes à la peinture que Gustave Moreau fit des siennes. Comparaison deux fois juste, ne sont-elles pas suggérées plutôt que peintes ?

Anamorphose. C'est la construction du roman, qui paraît éclaté, inégal alors que c'est un continuum, deux plutôt car, selon le regard, c'est un roman d'amour ou bien, paradoxe, un document sur la vie militaire. Les conversations qui coupent le récit, les retours en arrière, tout cela donne du mouvement, symbolise l'ardeur de l'action et des sentiments, évite la monotonie.

Le paradoxe et les effets de contraste. L'attitude de Manrique / Ulysse semble paradoxale. Car le paradoxe n'est généralement qu'apparent.

La dialectique de la surface et de la profondeur. Plutôt celle du rire, de l'humour, et des larmes. « C'était don Ramire qui venait d'étouffer un sanglot ». Les larmes sont discrètes, suggérées : « le jeune soleil printanier [...] fit étinceler, tout à coup, au coin de la paupière

d'Angelica, quelque chose comme un diamant fugitif. » Mais on rit beaucoup dans cette histoire de guerre et de jalousie.

Foisonnement. Les thèmes donc s'entrecroisent nombreux : Passion, dénonciation de la guerre, mythes etc... Et bien sûr la musique. Et la Femme.

Raffinement dans le jeu des idées ? Sens aigu de la psychologie en tout cas.

Quant à la féerie elle imprègne tous les romans de « l'enchanteur énigmatique »¹¹.

La musique

Les sons en effet rythment le récit. C'est le chant des oiseaux, si présents dans l'œuvre¹², qui fait des bosquets « de divines boîtes à musique », c'est le murmure d'un ruisseau, la musique d'un clocher, des rires, des voix, des chants. « Guitares et violons [...] mêlaient leurs premiers accords au chant ininterrompu des cascades, à la litanie dansante des cloches, au tendre roucoulement des ramiers ». « La demie de cinq heures sonna à une pendule invisible. » « En attendant que les fanfares officielles retentissent, ce n'était, dans les bosquets et les tonnelles, que guitares, violons, clarines ».

« Le bruit des fourreaux et des éperons décrut sur les dalles du corridor. » « Ses éperons tintèrent sur les chenets de fer. » « Cliquetis de sabre et de molettes d'éperons ».

Bruits sinistres de la guerre qui rend tout bruit sinistre: « Le tonnerre des cascades et des torrents couvrait l'appel désespéré du cavalier et le sourd hennissement de la bête ». Coups de fusil.

Annonciateurs évidemment le sifflet d'un train, le « bruit effréné d'un galop de cheval ». Révélateur d'un caractère autoritaire celui du « trousseau de clefs qui cliquetaient » sur la jupe de doña Fraissette, révélateur le bruit d'une « bacchanale ». Rires, toux. Fracas, brouhaha, vacarme.

Révélateurs aussi le timbre, le son, la hauteur de la voix qui évitent d'inutiles précisions et contribue à faire de cette histoire militaire un roman intimiste:

« une voix de tonnerre », « une aimable voix, onctueuse, un peu grasseyante », « une si belle voix », « une voix sous l'éclat de laquelle un certain trouble », « une voix faible », « une grosse voix un peu pâteuse, une voix « presque timide » ; « voix tonnante », « voix monotone », « voix éclatante et craintive », « voix sourde », voix « âpre », « voix douloureuse », « voix changée » par l'émotion, voix « de glace », « voix basse », « voix brève », « voix rude », « voix presque implorante », voix tremblante, « voix brisée », « voix de bronze », « voix encore plus oppressée », « voix lointaine », « voix singulière, comme empâtée », « voix tragiquement calme », « une voix dont il ne se préoccupait plus de modérer désormais les éclats », « voix calme et mesurée », « sympathique voix », « voix railleuse », « voix affolées », « voix presque basse », « voix sans douceur » ; « à mi-voix », « de son ancienne voix », « avec sa nouvelle voix », « enfler beaucoup la voix ». « La voix, soudain, parut lui manquer ». « Don Porfirio baissa la voix ».

La femme

Il n'est guère de roman de Benoit qu'il ne loue le courage des femmes ni ne parle de notre vie difficile, incertaine. « Oui, l'humble danseuse d'alors, devenue elle-même maintenant la maîtresse de ces lieux, avait le droit d'être fière de son œuvre ».

Cinq femmes dans cette histoire d'hommes, plus quelques « danseuses ». De celles-ci on sait l'exploitation : « C'est toujours pareil ». Puis : « C'était miracle de voir la rapidité et l'entrain avec lesquels le personnel chantant et dansant de *Tras los Montes* s'était mué en personnel sanitaire. »

Une servante et une commerçante qui ne comptent pas vraiment : « Qu'est-ce que vous voulez à cette marionnette ? », « Réponds-moi donc ! Qu'as-tu, idiote ? ». Sinon que l'une joue aux échecs avec un prêtre et que l'autre annonce la visite de celui-ci. Deux autres qui sont un peu les doubles de leur patronne. Fraissette est son côté noir : « la note sévère apportée par doña Fraissette et son vertugadin de soie noire ». On aime Angelica, qui est

jeune, on malmène Fraïsette, « vieille fille ». Rosine est l'autre belle, et aimée. C'est « beaucoup mieux qu'une simple domestique. Le goût très vif qu'elle avait du plaisir ne l'empêchait point d'être ardente au travail, un peu, à vrai dire, quand ça lui chantait ». On sent une sympathie de l'auteur pour sa créature, ses défauts sont des qualités : « Angelica l'aimait ainsi. Les défauts de Rosine l'aidaient à supporter les terribles qualités de Fraïsette. »

Angelica, femme fatale, centre du monde. Si l'homme parfois se damne fasciné par la femme, elle est dressée à le servir, elle est l'instrument de son confort, de son quotidien. « Mon Dieu, si je n'avais pas, moi, pris l'habitude de veiller à tout ! » Elle est maternelle envers celui qui a fait une fugue pour la venir voir et qui peut avoir à s'en aller très vite : « Ton harnachement, par exemple, te rappelles-tu seulement où il se trouve ? »

Angelica, objet sexuel, est aussi l'amie dont on attend la lettre. Elle symbolise la marraine de guerre : « Du moment qu'elle écrit à l'un de nous, c'est tout de même un peu comme si elle écrivait à tous. » Elle se fait infirmière quand il faut. « Est-ce que vous souffrez beaucoup là-haut ? » Elle est la Madelon quand elle dit : « Ce qu'on donne à l'un, c'est autant dont on prive les autres. »

Sa chambre est austère, le contraire de celle d'une *Nana*, et quand elle y reçoit Manrique son lit est l'autel, le lieu du sacrifice selon le mot qu'emploie Agar Mosès au moment de se marier. Homme d'extrême-droite, Benoit quand il parle de la femme est à la gauche de Zola.

Mythologies

Le Caystre, au Pérou ? Hugo ou Hérédia ? Dans la vallée du Caystre en... Anatolie, à Ephèse, était le sanctuaire d'une Aphrodite qui régnait sur les fauves. « Je vais [...] rendre la liberté à ce jeune fauve. »

M. Thuilière écrit qu'il y a « un balayage systématique des religions dans l'œuvre romanesque ». Sans doute Benoit s'intéressait-il à l'origine des mythes et connaissait-il les travaux de J. G. Frazer¹³ ou même de Charles François Dupuis¹⁴. Sa nature est enchantée où les astres et les oiseaux, ces merveilleuses bestioles, ont tant d'importance. « Le soleil [...] apparut [...] tous les oiseaux de Las Palmas se mirent à chanter ».

« Le vent glacial de la Cordillère tournait sans cesse autour de ce lugubre rocher, avec son innombrable cortège de stryges et de mauvais génies. » Fraïsette est un dragon qui fait « toujours figure de croquemitaine ».

Souvent les héroïnes sont plus ou moins comparées aux oiseaux mais ici ce sont les hommes, à part Urraca qui n'a rien de féminin car c'est « une gaillarde au langage empreint d'une certaine vulgarité ». Le maître de cérémonie « était loin d'être [...] un perdreau de l'année » mais son habit « était plus étincelant que le plumage d'un oiseau de paradis ». Et quand « ce petit vieux doré comme un ostensor, vert et bleu comme un perroquet » fait la cour à Fraïsette : « Elle était aussi palpitante, la pauvre, que peut l'être la sarcelle des neiges auprès du vautour étoilé. »

« Les *Corcovados*, les corbeaux », ceux de Wotan, par exemple, ou celui des amérindiens... « C'est près de ses pourceaux que tu le [Eumée] trouveras. Ils ont leurs tects au bord de la Pierre au Corbeau ». « Zeus tonne en même temps et foudroie le vaisseau. Mes gens [conte Ulysse] sont emportés par les vagues ; ils flottent autour du noir croiseur, pareils à des corneilles ».

Le corbeau des mythologies fut blanc, son habit noir et brillant peut le redevenir. Comme celui des *Corcovados*, « l'uniforme noir, les aiguillettes et épaulettes d'argent » : « Les officiers du 3^e lancier, en entrant en campagne, avaient troqué leur dolman d'ordonnance, qui était blanc, contre un dolman noir, en jurant de ne reprendre l'autre qu'après la victoire. »

Roman musical... Ce n'est point d'abord Ulysse qui arrive à Las Palmas mais Wotan : « Un étranger alors entra : un vieillard vêtu de gris ; posé bas, son chapeau recouvrait l'un de ses yeux »¹⁵ chante Wagner. « L'homme au manteau gris venait de retirer son chapeau, un feutre aux larges bords qui devait dérober aux regards la quasi-totalité de son visage » répond Benoit. Ulysse Wotan ou Polyphème ? N'est-il pas chef de guerre, cette dévoreuse d'hommes ?

Ce Manrique /Ulysse qui un temps disparaît « on ne sait comment, on ne sait où » revient sous l'habit du mendiant.

La pieuse Angelica est la Circé d'un agnostique, sinon d'un athée. Il semble que l'équivalence religieuse sexe / cochonnerie ne soit pas benoîtiste. Benoit n'est pas un être négatif. Il y a chez l'auteur le même amour de la vie dont témoignait celle de l'homme. Et puis, n'existe-t-il pas un cochon sacré : « C'est un véritable bail avec le cochon de saint Antoine que vous avez conclu là », dit Angelica au chanceux don Porfirio.

La passion

La rose en est le symbole. Celle que Marabumba envoie à... Rosine, celles dont Angelica lui demande de la débarrasser, celle que tache le sang de don Ramire, mort pour l'amour d'Angelica. Ce n'est plus le sang de Vénus qui colore la rose mais celle de son soupirant.

Notre écrivain toujours nous parle de passion. C'est un peintre remarquable de l'amour-passion, « le beau *niño demonio* », qu'il magnifie. Il en fait une force surnaturelle, cosmique. Dans *l'Atlantide* par exemple, Ferrières qui n'a jamais vu Antinéa suit de Saint-Avit et va lui aussi mourir de son amour pour celle qu'il n'a jamais vue. Ce n'est plus un être humain qui en enchante un autre, l'amour est transcendant, c'« est une force céleste »¹⁶, c'est l'Eros antique. Et sa prêtresse, Antinéa ou Angelica, Circé, n'est-elle pas plus noble que Bellone ? L'amour pourtant est un dieu exigeant, on lui sacrifie bien des victimes. Tel Ramire Diaz.

On n'accorde ici guère de valeur au mariage, pas plus qu'à la virginité : « Celui-là, il voulait se marier, épouser une pure jeune fille, une idiote, d'ailleurs ». Quand son Ulysse rentre de guerre il ne songe pas à échapper à Circé.

Là encore subtilité. Tout commence par une très courte phrase. Au moment où Manrique, outré de l'attitude de ses subordonnés, les veut châtier, Urrutia lui dit : « Elle est bien belle ! » Et ensuite « quelqu'un avait trouvé moyen de s'insinuer dans la salle [...] un grand papillon », un « *niño demonio* » qui « se posa, invisible, en quelque coin d'ombre. » et se remit « à voltiger ». Enfin vient l'invitation à dîner : « Jolie écriture ! Agréable parfum ! » Et Manrique accepte.

Progression pendant la guerre, au front : « On ne reste pas longtemps sans parler de vous [...] et même le généralissime [...] je l'ai entendu prononcer votre nom. » Et c'est, avec le courrier, une chanson d'amour qui revient tel un refrain, qui fait pâlir Ruiz Manrique, et le parfum...

Le parfum. Vénus et Marie-Madeleine. Un capitaine est mort, « dépouillé de ses armes. Seule, dans l'étui de son revolver, une lettre était restée, dont le lieutenant Diaz reconnut le parfum. Il l'avait remise au colonel Iramundi. » « « Voici sa lettre »[...] « Peut-être que ça ne t'ennuierait pas trop de me la laisser toucher... à cause du parfum, n'est-ce pas ? [...] Celui-ci, c'est *Flor de Maïa*. » « Les yeux brillaient avec douceur [...]. A côté de son encrier, il y avait un vase rempli de fleurs [...], ces œillets à l'odeur mi-poivrée, mi-sucrée ». Il ne s'agit pas là de don Manrique. Mais si, il s'agit de tous.

D'ailleurs, modification de Manrique : « Il y avait quelque chose de nouveau dans cette face ». « Que don Manrique soit revenu à *Tras los Montes* [...], je suis à peu près sûr que non. Mais qu'il n'ait jamais songé à y revenir »... « et que, pour les mesquines raisons que vous savez, il estime qu'un blessé ne peut prétendre à être hospitalisé à *Tras los Montes*, s'il a le malheur d'appartenir au 3^e lanciers ». Manrique fou de jalousie qui entre par effraction chez Angelica, se conduisant en soudard.

« Si vous saviez ce qui se passe dans mon âme ! » lui dit-il, « j'en étais arrivé à te rencontrer partout, dans leurs chansons, dans leurs regards ». Des chansons d'amour reviennent comme un refrain, présentes aux chapitres II,VI - en pleine guerre -, IX, évoquées ailleurs : « Les doigts de don Manrique continuaient à tambouriner. Dans son demi-sommeil, il s'efforçait de retrouver le rythme d'un refrain, d'un air, qui le fuyait. »

Les héros

Admirateur des militaires, et surtout des chefs, Benoit en fait des héros, des demi-dieux, qui certes ont leurs faiblesses. Ils sont beaux. Il leur attribue parfois une taille « au-dessus de la moyenne », une « stature imposante ». « C'est ce qu'on appelle des hommes »...

Admirateur de Salazar, il donne son nom à l'un de ses personnages, « une espèce de géant », un « irascible et débonnaire colosse » à la « si belle voix », « haut de deux mètres et large d'un ».

Benoit connaissait donc bien la vie militaire et c'est dans *Les Compagnons d'Ulysse* qu'il conte à la fois la vie de garnison et la souffrance du combattant. Il parle des règles de la vie à la caserne, de la hiérarchie, des consignes. Au long de ce qui serait une énumération fastidieuse s'il ne s'agissait souvent d'un dialogue, il présente ainsi la plupart des personnages.

Après la vie théorique à la caserne, le travail des soldats chez des particuliers. A l'époque coloniale donc des soldats étaient employés à la construction de routes et de villages. Sans doute arrivait-il qu'ils aident quelque privilégié, voire les patrons de quelque hôtel borgne. Mais dans la limite d'un règlement : « Il ne faut pas – ordre du colonel Iramundi – que le chiffre des hommes détachés journellement à *Tras los Montes* excède cinquante. »

« Avez-vous la liste des hommes détachés en vue de la fête de ce soir ? [...] six jardiniers, quatre plongeurs, dix artificiers, huit musiciens, deux aides-cuisiniers, trois aides-cavistes, neuf danseurs mondains ». Il fut un temps où les officiers avaient un rôle de danseur mondain. Il en est également question dans *Bethsabée* : « Celui-là, au moins, on ne pourra jamais l'accuser d'avoir conquis son avancement en conduisant des cotillons ». On se prend à souhaiter qu'ils aient ce seul rôle et que leurs armes soient aussi inoffensives que celles-ci : « Capitaine Peralta [...], les pièces d'artillerie que vous m'avez promises pour la fête de cette nuit, et les hommes qui doivent les tirer ? »

La guerre

« L'horreur de la guerre ». Benoit transpose en plus d'un endroit la boucherie à laquelle il fut appelé à participer¹⁷. C'est bien d'elle qu'il s'agit quand il cite Remarque : « Avez-vous lu ce qu'ils impriment dans leur sacré canard ? « Au cours de la nuit du 17 au 18, dans le secteur d'El Cambur, rien à signaler. » [...] C'est celle où j'ai récolté mon biscaien, mon éclat d'obus, mon coup de sabre. » « On leur a tellement répété que la guerre qui vient de finir était la dernière des dernières, qu'ils nous prennent, nous qui l'avons faite, pour des andouilles [...] et je me demande jusqu'à quel point ils ne sont pas dans le vrai. »

Ceci en Amérique latine. Benoit, évoquant une guerre qui eut en effet lieu, baptise un imaginaire pays du nom d'une ville péruvienne, Arequipa. Car on sent qu'il s'est bien amusé

des gloses sur son usage de cette initiale. La guerre, il ne la décrit pas, il la suggère évidemment: « Des balles tranchant et faisant choir d'un seul coup de gigantesques chapelets de lianes ; du sang sur les dolmans noir et or ; des pièces de canon culbutées dans de hideux marais verdis ». Lui qui aime tant le marais ! « Il lui arriva, à une ou deux reprises, de buter sur un obstacle qu'il ne chercha point à authentifier, de crainte que sa main ne rencontrât un cadavre. » La nature même témoigne du malheur : « un ruisseau muet dont le gel retenait les eaux prisonnières », « des troncs d'arbres fracassés avec leurs branches squelettiques, aux teintes d'ossements blanchis. »

Il n'oublie pas les erreurs de tactique et son poste d' « El Cambur » « perdu en pleine sierra, un balcon fortifié », annonce *Un balcon en forêt* ou *Le Désert des Tartares*.

Pour parler des tranchées il lui suffit encore de quelques mots : « notre crotte et notre gadoue ». Ou encore : « Où nous sommes, point de lettres, c'est vraiment la fin des haricots ! »... Les quelques résultats qu'il donne de la guerre n'en paraissent que plus terribles. Des gueules cassées : « Un visage dont la moitié semblait avoir disparu. Une épouvantable blessure avait mangé mâchoire et joue. » C'est de Manrique Ruiz qu'il s'agit, lui qui nous avait été ainsi présenté dans le premier chapitre : « Physiquement, il paraît qu'il n'a pas changé. – Le même, il est toujours le même. » Avant que ce visage ne soit décrit cependant, on nous le cache : « L'homme au manteau gris venait de retirer son chapeau, un feutre aux larges bords qui devait dérober aux regards la quasi-totalité de son visage. » Comme est d'abord caché le visage de Forbes « dont un imperméable à capuchon [...] dissimulait d'ailleurs les traits. »

Tras los montes - allusion à la guerre d'Espagne ? ou au *Se canta* ? -, le royaume d'Angelica. Hôtel à tout faire qui sera, comme le furent d'autres à partir de 14, transformé en hôpital pendant la guerre : « Dès la déclaration de la guerre [...] Angelica avait mis son établissement à la disposition du service de santé militaire. » Elle en fera ensuite don au régiment pour héberger ses invalides.

Le rire

« « Regarde bien cette vieille sorcière ! » dit-il à l'un de ses dragons ».

Le rire se glisse partout chez cet auteur dont l'humour n'est pas la moindre qualité. « Et souvent l'ironie transparaît par les multiples emprunts et citations »¹⁸. La berline dans laquelle arrive Manrique Ruiz sort moins, ce me semble, d'une remise que d'un roman de Balzac.

Maurice Thuillère a noté le comique de l'inutilité des deux reporters, incapables d'ailleurs de se trouver au bon endroit au bon moment : « Nous avons trouvé le moyen de rater la bataille, alors qu'il n'y avait [...] qu'à suivre les *Corcovados* [...], nous bivouaquions au milieu d'eux. » Ils rateront la bataille suivante. Le reporter Benoit a vraiment de l'humour. Son lecteur, habitué au récit dans le récit, s'attend à ce que celui-ci vienne des journalistes. Il n'en est rien. Ces deux inutiles sont, dit Fraissette, « tout ce qu'il y a de distingué, des Européens » qui ne voit la guerre qu'en tant que sujet de reportage. La guerre, un souvenir dont on frémit « une minute, deux peut-être. » après quoi on demande un cigare.

Et que dire d'un généralissime qui suit incognito des cours pour officiers, fusse à l'étranger ! Ses soldats, c'est d'abord Fraissette qui les passe en revue, « armée de son face-à-main », le même « redoutable face-à-main » avec lequel elle inspectera les danseuses.

Au début du roman la tenancière du buffet de la gare – n'a-t-on pas dit que Benoit écrivait des romans de gare, ce qui ne veut rien dire ? – joue aux échecs avec un prêtre. Ce me semble une annonce bouffonne du jeu d'Angelica avec ses admirateurs et renvoie au tableau baroque d'un peintre vénitien: *Mars et Vénus avec le jeu d'échecs*¹⁹.

Et l'anticléricalisme ! « Incapable qu'il avait toujours été de dépouiller un certain fond d'anticléricalisme »...

« O ! vous [...], je vous en prie, pas d'eau bénite ! » Les cloches, les « sonnailles de troupeaux » du couvent qui sont « les premières à donner le branle » !

Notre auteur s'en donne à cœur joie. Le journaliste aura son cigare : « le salut lui vint sous les apparences aimablement rebondies de l'ecclésiastique », le vicaire capitulaire don Porfirio joueur et amateur de rhum. Après une allusion aux Borgia, « les six énormes cloches » qui convient « à la messe de six heures les fidèles incapables de résister davantage au désir d'aller se jeter aux pieds de la Vierge ». C'est un jour de fête chrétienne, la Visitation. L'établissement d'Angelica reçoit la visite des journalistes, du généralissime et du vicaire à qui c'était « complètement sorti de l'esprit. » On embauche en sa présence des danseuses à tout faire - « vingt pour cent sur le prix des chambres louées en ton nom » - car la fête aura lieu chez Angelica, a *Tras los Montes*, et Fraissette demande : « Quelque chose vous y choqué ? » « Moi ? Oh ! non ! Bien au contraire » répond-il. Etc...

Les Compagnons d'Ulysse est très exactement contemporain de *Drôle de drame*. Et Benoit est tout aussi introduit dans les milieux du cinéma que dans celui de la musique. Doña Fraissette dit à don Porfirio : « Vous me trouvez présentement occupée à procéder à l'engagement de danseuses supplémentaires. Telles sont, monsieur le vicaire capitulaire, les nécessités de notre exploitation. » Et le vicaire de répondre : « Chaque profession a les siennes. »

« Moi ! répéta-t-elle. Comme c'est curieux ! »

Les danseuses sont recommandées par le « directeur de la police municipale », le préfet, un sénateur... Il est vrai que *Tras los montes* est « une maison qui se respecte ».

Portraits et paysages

Benoit dit lui-même que son œuvre est baroque, il le dit en citant sans les nommer Boucher et Rembrandt.

Un Boucher « le charmant spectacle qu'offrait le corps de Rosine endormie », son « attitude du plus candide laisser aller. « Chemise et draps [...] ne dérobaient plus maintenant qu'une portion infime de son être ». Ne manque pas même le détail de la rose.

Un Rembrandt : « L'étrange tableau qu'ils offraient tous les sept en cet instant-là [...]. Seuls les visages étaient éclairés. Les corps restaient dans les ténèbres. N'en émergeaient, de-ci, de-là, que quelques détails métalliques des uniformes ». Comme dans *La Ronde de nuit*.

Si les portraits sont baroques, le paysage est plutôt romantique : « Découpé sur un blême ciel neigeux, le sombre château d'El Cambur était un endroit presque tragique. » Comme est romantique, hugolienne, l'escapade de Manrique.

Un seul tableau est cité comme tel : « Un portrait équestre [...], un immense tableau représentant Manrique Ruiz ». Mais ce tableau est absent.

Conclusion

Etonnant de trouver entre autres ce jugement sur l'œuvre de Benoit : « Roman d'aventures qui bégaie »²⁰. Dans *Les Compagnons d'Ulysse*, si l'aventure est la guerre elle n'est pas le sujet principal d'autant qu'elle est plus suggérée que décrite. Roman d'amour ? Oui mais de la passion avec ce qu'elle a de violent.

Ce qui me frappe, c'est la justesse de l'ambiance. Ce roman me fait penser à la belle littérature d'Amérique latine alors que Pierre Benoit n'avait peut-être jamais été dans ces contrées. Roman baroque où se mêlent le rire et le tragique, roman musical où la passion

monte au son des voix sur un rythme de chanson, roman pictural, roman mythologique. « Il disait les amours d'Arès et de son Aphrodite »³. Roman inépuisable.

¹ Jean-Paul TÖRÖK, *Pierre Benoit*, Pardès, Qui suis-je ? 2004.

² Maurice THUILIERE, *PB, Une Vie-Œuvre*, M. Th., 2003.

³ *L'Odyssée*, traduction de Jean Bérard, Le livre de poche 1971.

⁴ Claude FOUCART, *Ce n'était pas une mince affaire ou Les Compagnons d'Ulysse*, Les Cahiers... XIV, 2004.

⁵ Manuel Scorza, www.fabienma.clu.fr

⁶ William CALIN, *Camín de la Crous : Max-Philippe Delavouët et le baroque sacré*, in *Contacts de langue, de civilisation et intertextualité*, IIIe Congrès international de l'A.I.E.O., tome II, Université Paul Valéry, Montpellier 1992.

⁷ Frédérique ARROYAS, *Recyclage culturel : du baroque comme forme symbolique*, résumé d'une intervention au Colloque de la Semiotic Association, Université de Sherbrooke 1999.

⁸ A propos de *La Vie est un songe* de Calderón de la Barca, sur le site d'Amazon.

⁹ Document internet au sujet du théâtre des *Indésirables*.

¹⁰ N. NIVELLE, *Le double et la double identité dans les romans de Pierre Benoit*, in Actes du VIII Congrès international de l'A.I.E.O., Université de Bordeaux 2005.

¹¹ J.-H. BORNECQUE, *Pierre Benoit ou l'enchanteur énigmatique*, Les Cahiers... III, 1988.

¹² Alain FERRARI, *Pierre Benoit, ou le discours aux oiseaux*, Les Cahiers... XV, 2005.

¹³ James George FRAZER, *Le Rameau d'or* (1911-15), réed. Laffont, Bouquins 1981-84.

¹⁴ Charles François DUPUIS (1742-1809), *L'Origine de tous les cultes*.

¹⁵ *La Walkyrie*, acte I, scène 3. Traduction française de Antoine Goléa, L'Avant-scène Opéra, 1977.

¹⁶ Claude FOUCART, *Ce qui n'était pas une mince affaire ou Les Compagnons d'Ulysse*, Les Cahiers... XIV, 2004.

¹⁷ Jean PEIRESBLANQUES, *La guerre 14/18 dans l'œuvre de Pierre Benoit*, Les Cahiers... XVI, 2005.

¹⁸ Bernard COME, *Ratio. Aberratio, ou encore : pourquoi lire Pierre Benoit hier et aujourd'hui ?*, Les Cahiers... XIV, 2004.

¹⁹ Alessandro VAROTARI (1588-1648)

²⁰ www.etudes-litteraires.com. Forum littéraire.